

Humanisme et nouveau monde

Université des Beaux-Arts Mexico D.F., Mexique

Silo, 7 juillet 1991

Le thème d'aujourd'hui, Humanisme et nouveau monde, mérite une brève introduction. Quand on parle d'humanisme, on se réfère généralement au courant qui s'est développé parallèlement à l'explosion de la Renaissance et qui, dans le domaine des lettres, commence avec Pétrarque. Cependant, dans d'autres civilisations, même les plus proches de l'Occident, on peut trouver une série de thèmes traités sous un angle semblable à celui des humanistes de la Renaissance. Dans la culture romaine, cette tendance fut représentée par Cicéron. À cette époque, les humanistes considéraient déjà l'être humain non pas simplement comme le sujet et le générateur du fait historique, mais comme le centre de toute activité fondamentale. L'être humain devint aussi l'échelon le plus élevé d'une axiologie qui pourrait être résumée ainsi : « Rien au-dessus de l'homme et aucun homme au-dessus d'un autre. »

Mais c'est surtout durant la Renaissance que le mot humanisme prend sa réelle dimension, à travers la lutte que l'Art et la Science entreprennent contre l'obscurantisme. Il serait excessif de s'étendre maintenant sur l'apport de Giordano Bruno, de Pic de la Mirandole et bien sûr de Galilée, figures vénérées par les humanistes d'aujourd'hui. Tous furent persécutés par un système qui avait amputé l'être humain de sa réelle dimension et avait placé la divinité au-dessus de tout, puis le Prince, l'État et les lois comme subsidiaires de cette divinité.

L'irruption humaniste bouleverse cette échelle de valeurs. Au centre de la scène apparaissent l'âme et le corps de l'être humain, dont les conceptions sont le plus souvent empruntées au paganisme gréco-romain, lui-même fortement imprégné des écoles de pensée néo-platonicienne et néo-pythagoricienne. Un formidable débat s'engage dans la vieille Europe. À la même période, celle-ci déplace son influence vers les Amériques qu'elle colonise et conquiert non pas avec les éléments progressistes qui sont en train de pénétrer les cercles auliques, mais avec la brutalité et l'idéologie encore dominante, c'est-à-dire à ce moment-là, obscurantiste et monarchique de droit divin. L'Inquisition et la persécution de la libre pensée sont transférées sur les nouvelles terres ; mais y pénètrent également, quoique silencieusement, les idées qui allaient exploser dans la Révolution française puis dans les guerres et révolutions de l'Indépendance américaine.

C'est le développement de la vision humaniste anthropocentrique qui, en s'exprimant non seulement dans l'Art et la Science mais aussi dans la politique de l'époque, inaugure finalement la modernité ; cette vision mettra en échec la monarchie et le pouvoir ecclésiastique.

Quels que soient les sentiments d'adhésion ou de rejet que l'on éprouve pour cette période qui ouvre la phase révolutionnaire dans sa pleine dimension, du moins en Occident, il nous faut reconnaître la contribution particulière que l'humanisme y apporta.

Aujourd'hui, en cette période de déclin des révolutions, la vitalité de cet humanisme semble aussi décliner face à une technologie qui paraît avoir absorbé toute transformation révolutionnaire des structures économico-sociales ; le discours politique est dépouillé de toute capacité de communication ; les idées de fraternité et de solidarité sont remplacées par l'économie de marché et de concurrence ainsi que par de prétendues lois d'autorégulation et des variables macro-économiques désincarnées. On reconstruit une échelle de valeurs vide où l'être humain concret n'occupe plus la position centrale et le culte de l'argent s'installe. Bien évidemment, il existe dans le mythe contemporain une idéologie qui le justifie : c'est l'idéologie de la fin des idéologies et de la fin de l'Histoire où nous reconnaissons les tonalités du pragmatisme inauguré au milieu du siècle précédent.

À mon sens, ce pragmatisme élémentaire – soutenu par un néodarwinisme qui, parce qu'il est fondé sur la lutte pour la survie du plus apte, "zoologise" la société – se fraie un passage. Et il s'est ouvert le chemin non grâce à ses exceptionnelles qualités, mais en raison de l'écroulement des grands systèmes de pensée qui résulte de l'action de multiples facteurs. En fait, il s'agit d'un vide énorme laissé par l'échec des systèmes structurés et des systèmes de pensée ; et ce vide peut être rempli par n'importe quelle chose de qualité inférieure, pour peu que celle-ci satisfasse les intérêts de ceux qui contrôlent les ressorts économiques.

Je comprends bien que les propos tenus jusqu'ici devraient être pleinement justifiés ; je sais aussi que même s'ils l'étaient, cela donnerait lieu à de nombreuses discussions. J'ai néanmoins mis en évidence quelques points qui me paraissent importants pour traiter de la situation de l'humanisme aujourd'hui. Je dois également souligner que les courants qui ont porté l'humanisme au cours de ce siècle furent en vérité très peu nombreux.

Nous reconnaissons une certaine continuité du concept dans L'existentialisme est un humanisme de Sartre et dans Lettre sur l'humanisme de Heidegger, productions qui, bien qu'opposées, peuvent se situer dans la lignée de l'humanisme existentialiste. Nous devons également mentionner un pseudo-humanisme d'empreinte chrétienne représenté par Maritain, un antihumanisme marxiste chez Althusser ainsi qu'une

dialectique marxiste entre humanisme bourgeois et humanisme prolétaire, chez Anibal Ponce.

Je commenterai très schématiquement les courants qui tentent de reformuler théoriquement l'humanisme dans la pensée contemporaine, en reprenant ses principales variantes, existentialistes et chrétiennes. Notons cependant que le mot humanisme a dépassé cette division et qu'il est bien accepté dans le langage courant comme dénotant simplement toute disposition favorable à l'être humain qui vienne contrebalancer le progrès de la mécanisation et de la technologie. En ce sens, il paraît aujourd'hui de bon ton³ d'adhérer à un humanisme à la mode ; mais celui-ci n'a rien à voir avec l'humanisme dont nous avons retracé le développement tragique et laborieux, et dont je me permets de citer certaines caractéristiques essentielles :

L'affirmation de l'activité de la conscience face aux positions qui considèrent la conscience humaine comme le simple reflet de conditions objectives ;

L'historicité de l'être humain et de ses productions, l'être humain n'étant pas un être naturel mais un être social et historique ;

L'ouverture de l'homme-au-monde, ce qui permet de résoudre les dichotomies individu-société et subjectivité-objectivité ;

L'action et l'éthique fondées sur l'être humain et non à partir d'autres instances, comme une divinité par exemple.

Aujourd'hui, un humanisme conséquent se considère donc comme libertaire, solidaire, actif et engagé dans la réalité sociale. En aucune façon il n'oppose l'Art à la Science ni ne commet l'erreur d'identifier l'Art à l'humanisme et la Science à la technologie. Il considère que l'Art et la Science sont inclus dans le processus du développement culturel humain, comprenant que certains pans de la technologie sont des instruments au service de ceux qui détiennent la supériorité économique.

Pour recentrer notre exposé sur l'Humanisme et le nouveau monde, nous dirons que l'asservissement des cultures américaines par les puissances européennes ne relève pas d'une dialectique entre culture et technologie ; il correspond au modèle social qui, depuis 500 ans et jusqu'à une période récente, s'est développé sous l'action de l'obscurantisme et des institutions absolutistes. Ce phénomène fut historique, politique et social. Ce ne fut pas un projet à long terme dans lequel se seraient engagés les peuples et les classes populaires d'Europe qui, à cette époque, étaient tout autant opprimés que dans le reste du monde. D'ailleurs, les humanistes européens, et par la suite ceux d'Amérique, ont été persécutés de la même manière dans leur lieu respectif, jusqu'à ce qu'ils aient pu apporter leur contribution au changement révolutionnaire sur leur continent.

Mais aujourd'hui, de nouveaux dangers menacent l'Amérique latine, et plus particulièrement ce pays au profil culturel singulier qu'est le Mexique. Établirons-nous une dialectique erronée entre culture et technologie ou mettrons-nous en valeur notre forte idiosyncrasie, parvenant à d'autres régions du monde qui semblent monopoliser la Science et la technique ? On ne peut écarter sans réfléchir ces questions de grande importance. C'est la raison pour laquelle je propose que soit formée une commission d'étude qui diffusera ces préoccupations partout en Amérique, favorisant une conférence permanente afin que soit discutée en 1992 – année où l'on fêtera les 500 ans du débarquement européen en Amérique – le rapport entre culture et technologie. Aujourd'hui comme alors, commence une lutte qu'il faut considérer dans toute son ampleur ; et je crois que c'est précisément le Mexique qui doit être le centre physique et culturel de ce débat.

Je vous remercie de votre attention.